

Delphine Roëre
L'Or dans les fêlures



Roman

Delphine Roëre

L'Or dans les fêlures

© Delphine Roëre, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0443-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon étoile.

Pour toutes celles et ceux dont le chagrin est immense.

*« Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été
invincible. »*

Albert Camus,
« Retour à Tipasa », L'été

*« Les petits riens ne sont jamais insignifiants, la beauté foisonne dans
l'infime. »*

Sylvie Germain,
Petites scènes capitales

Le saule pleureur caresse le ruisseau que le soleil transforme en ondulations scintillantes. Il diffuse ses éclats en réverbérations chaleureuses sur mon visage, m'éblouissant d'une douceur de l'instant. Assise sur mon banc ancien fait de bois et de fer usés par le temps, j'accueille la beauté du monde naturel. Les mésanges charbonnières, omniprésentes dans mon jardin, m'offrent leur chant devenu reconnaissable désormais. Leurs mélodies me bercent depuis de nombreuses années maintenant. Visiteuses fidèles égayant mes jours mélancoliques et accentuant mes instants heureux, elles offrent à mon regard leur ventre lumineux, jaune comme la jeunesse des blés et scindé en deux par un trait noir se déversant depuis leur gorge. Leur dos peuplé de plumes verdâtres et gris bleuté enchante le ciel ainsi que la ramure des bouleaux, des saules marsault et des pommiers qui me font face. De nombreuses autres espèces d'oiseaux cohabitent en ce lieu verdoyant et paisible que j'ai choisi en refuge.

À mon grand soulagement, mes chats n'en font fi bien souvent. Cornelius passe le plus clair de son temps à lézarder sur la terrasse en bois, sa fourrure noire absorbant le moindre rayon de soleil et brûlant presque mes doigts lorsque je la caresse. Rosie, quant à elle, a développé au fil du temps un comportement sauvage dont les contours s'adoucissent par intermittence, au gré de ses humeurs. Furtive et discrète, elle peut soudainement et pour un temps se blottir contre ma poitrine dans un ronronnement puissant et explorer le creux de mon aisselle – la droite ayant sa préférence –, son petit nez rose furetant un plaisir qui m'apparaît constamment insaisissable. Son pelage tigré la rend invisible dans les fourrés et si elle épargne généralement les oiseaux, de nombreux rongeurs ont déjà succombé sous ses crocs acérés.

Ma maison semble adossée à une colline, à l'orée d'un bois de feuillus et de conifères. D'une simplicité réconfortante, elle expose en son centre une porte vitrée agrémentée d'une avancée couvrant une partie de la terrasse ainsi que trois

fenêtres en façade, deux au rez-de-chaussée et une à l'étage baignant de lumière la mezzanine. Parfaite pour mes animaux et moi, sa petite surface n'enlève en rien l'immensité de l'apaisement qu'elle procure. Son bardage en bois peint en bleu clair et ses menuiseries blanches sont un prolongement du ciel lorsque les nuages s'y mêlent. En ce lieu, je me sens à ma juste place et mes douleurs passées s'estompent jusqu'à se substituer à des souvenirs quasiment dénués de toute souffrance. Bien sûr, il arrive parfois que les larmes dévalent ma peau, en certaines circonstances, mais dix ans après ce qui a tout chamboulé, ma rivière intérieure s'est tarie et il en découle surtout une furieuse envie de vivre.

Lorsqu'un drame survient, il est indéniable que deux possibilités se présentent à nous : sombrer encore et encore ou donner l'impulsion au fond de ce funeste océan afin de regagner sa surface et l'espoir qu'offre sa lumière. J'ai finalement opté pour la deuxième, non sans avoir envisagé la première.

Je ne suis plus tout à fait celle que j'étais avant ce jour-là. Dorénavant, mes yeux s'attardent et balayent le monde dans son entièreté, mes oreilles écoutent plus qu'elles n'entendent, et mon nez reste toujours à l'affût. L'immersion dans cette nature foisonnante m'a quelque peu ensauvagée. Je comprends Rosie et c'est pourquoi je ne lui en tiens pas rigueur lorsqu'elle détaille sur mon passage. Je comprends son besoin de solitude. Désormais, je choisis moi aussi mes moments d'interactions sociales. Je peux faire preuve d'euphorie et de joie intense en compagnie des personnes aimées, cependant, je replonge toujours avec bonheur dans le calme et la paix de mon foyer.

Croiser un promeneur en forêt ne me soutire, en général, qu'un sourire et un hochement de tête afin de ne pas briser la tranquillité végétale et animale des lieux.

Le craquement des arbres s'effondrant au sol lors d'un abattage massif en devient presque une torture. Je me prends alors à imaginer la chute des nids des oiseaux hôtes et la fuite épouvantée de tous les êtres qui y avaient élu domicile.

La détonation d'un fusil de chasse me glace le sang et je songe aux animaux traqués, à leur effroi, aux familles décimées. Toute cette souffrance broie, en cet instant, mon appartenance au monde des Hommes.

Mais par-dessus tout, la délicatesse et l'éblouissante persévérance dont fait preuve la nature me procurent un bonheur intense et véritable. Cette beauté aussi discrète qu'éclatante s'exprime partout où l'on accorde notre attention. Subtile dans le dérisoire, elle sait également se montrer flamboyante. Si nous en avons conscience durant l'enfance où chaque découverte est un émerveillement, le monde adulte finit d'ordinaire par nous en éloigner. Souvent alourdis par le

poids des responsabilités et aveuglés par nos devoirs de citoyens, seuls les événements tragiques réussissent bien souvent à tout remettre en question. De là réside la force de la tragédie, celle de tout reconsidérer.

Voilà neuf ans que je vis en ces lieux. J'ai foulé ses grands espaces vallonnés maintes fois, vidant mon esprit de ses malfrats récalcitrants et l'abreuvant d'air pur et de pensées réconfortantes. Je me suis tournée vers l'essentiel lorsque j'ai déposé mes quelques cartons et meubles au creux de cette cabane qui respirait la désuétude. Afin que l'allégresse tant désirée emplisse cette nouvelle histoire de vie, je m'étais évertuée à trier, puis trier encore, et alors j'avais pu constater que le soulagement de la délivrance enflait à mesure que l'encombrement matériel sombrait, emportant avec lui l'inutile accumulation d'objets pétris de mes nuits d'orage.

Mon village est posé au creux d'un vallon dont les prairies, en son amont et son aval, se parent d'un vert époustouflant au Printemps. De là où je vis, je peux seulement apercevoir la pointe du clocher de son église puisque je me situe à environ trente minutes de marche du bourg. Selon la direction du vent, je peux tout à fait entendre ses cloches résonner au loin. Je n'ai aucun voisin à moins de trois cents mètres. Quatre cents âmes y vivent à l'année dont la moitié des habitations demeure attroupée autour de la mairie, de la boulangerie, du café, du bureau de poste et de l'église qui occupe la place centrale. Depuis les hauteurs, le village forme un œil dont l'antré de Dieu en serait la pupille. Les ruelles pavées et les pas de porte fleuris aux beaux jours lui donnent un charme renversant et la saveur de vacances éternelles.

Lorsque j'ai emménagé en ces lieux, les habitants me regardaient tantôt du coin de l'œil, sur leurs gardes, tantôt d'un air enjoué et curieux. Les questions fusaient mais l'épanchement sur les raisons de mon arrivée ici ne faisaient pas partie de mon programme. Si je l'avais fait, j'aurais risqué que se dépose sur moi le poids d'une tristesse dont je ne savais d'ores-et-déjà que faire.

En effet, je me sentais encore prisonnière de mon chagrin et il m'aurait été difficile de m'en délivrer face à autant d'attention à mon égard. Les épreuves restaient gravées sur les traits de mon visage, mes cheveux semblaient peu soignés et mes vêtements non assortis. Les villageois pressentaient que la jeune femme d'à peine trente-et-un ans que j'étais traînait des valises bien trop lourdes pour son âge. En conséquence, ils hochaient la tête lorsque je m'évertuais à sourire avec une gêne mal dissimulée et que les mots qui actaient mon bonheur d'être ici se diffusaient dans l'air dans un frémissement de lèvres.

N'arrivant que peu à satisfaire leur curiosité, certains se détournèrent rapidement de moi quand d'autres faisaient preuve d'une bienveillance accrue. Les conversations chuchotées stoppaient parfois à mon passage mais le doute et les ressassements qui encombraient tant mon esprit autrefois ne détenaient plus aucune place au sein de ce nouveau chapitre qui s'ouvrait sur ma vie. Je n'aspirais désormais qu'à la douceur de vivre, à la paix et à la reconstruction. J'avais toutefois conscience que quelques années seraient nécessaires afin d'y parvenir, les fondations solides ne se bâtissant indéniablement jamais en un jour.

À présent, les rayons du soleil me chauffent la peau et, assise sur mon banc auprès de ce magnifique saule pleureur, bercée par les clapotis de l'eau, je me remémore le chemin parcouru. Dorénavant, je connais mes sources d'apaisement, distingue les voies pouvant me mener à une forme de bonheur et discerne ce qui, au contraire, peut l'enfreindre.

Cornelius me rejoint lascivement, se frotte la tête sur un des pieds du banc et d'un bond gracie atterrit sur mes genoux recouverts de ma robe en coton à fleurs. Le vent fait flotter le tissu resté libre, me chatouillant les chevilles lustrées et dorées par le soleil. Mes longs cheveux bruns à peine parsemés d'argent ondoient dans l'air tels des algues dans le courant de l'eau.

La fourrure noire de mon chat vibre sous ses ronronnements apaisants. Je ferme les yeux et me concentre sur les chants du monde. Les mésanges se font toujours entendre, le cri d'une corneille se distingue haut dans le ciel, deux branches du pommier à ma droite se touchent dans un frottement régulier, un bourdon vole à toute allure et frôle une de mes oreilles. Je sens la délicatesse d'un syrphe se posant sur un de mes doigts, de la main qui ne caresse pas Cornelius.

La brise m'apporte l'effluve du rosier blanc situé dans mon dos, celui que j'ai planté pour *elle*, et tout à coup me fait part d'une odeur cadavérique. Mon nez se retrousse de dégoût, je rouvre subitement les yeux, me lève et part en sens contraire du vent à la recherche de la mort. Je remonte en amont du ruisseau, m'abaisse sous les branches d'un sorbier entravant légèrement le passage, enjambe une touffe de joncs et observe les alentours. Au pied d'un genêt en fleurs, je repère une petite masse sombre et immobile. J'approche, l'odeur est entêtante désormais. Je m'agenouille et ma gorge se serre à la vue d'une martre des pins en décomposition.

Je me relève brusquement, rebrousse chemin, appelle Cornelius et décide de rentrer à la maison. L'instant de douceur s'est brusquement évaporé, me

rappelant que la vie est faite de grâce et de laideur et que je vais devoir continuer à composer avec elles.